

remontera jamais assez tôt à la source du mal ; elle y appliquera toujours trop tard le remède convenable.

XIX.  
Courte  
description  
du nouveau  
royaume de  
Grenade.

Derrière les côtes très-étendues dont nous venons de parler, et dans l'intérieur des terres, est ce que les Espagnols appellent le nouveau royaume de Grenade. Il a une étendue prodigieuse. Son climat est plus ou moins humide, plus ou moins froid, plus ou moins chaud, plus ou moins tempéré, selon la direction des branches des Andes qui en coupent les différentes parties. Peu de ces montagnes sont susceptibles de culture ; mais la plupart des plaines, la plupart des vallées qui les séparent offrent un sol fertile.

Même avant que les Espagnols eussent pénétré dans cette région, on y voyait, entre des peuplades errantes, des nations sédentaires gouvernées par des chefs plus ou moins absolus. Elles avaient élevé des bourgades considérables, bâti des habitations commodes, acquis quelques arts de nécessité première, assez perfectionné l'agriculture pour qu'elle pût fournir à leurs besoins. Des lois ou des usages y assuraient les propriétés. On y adorait le soleil et la lune, et ces divinités avaient des temples et des prêtres. La civilisation était encore plus avancée dans Bogota que dans le reste du pays. Son souverain avait des états étendus, une espèce de cour, de gros revenus, et comptait parmi ses tributaires un grand nombre

de puissans caciques. La vénération qu'on avait pour lui était extrême. Il la devait principalement à la superstition. Les membres de la famille régnante étaient élevés dans un sanctuaire respecté, où les ministres de la religion ne négligeaient rien de ce qui pouvait entretenir ou augmenter le respect qu'avaient les sujets pour le caractère sacré de leurs maîtres.

Gonzale Ximénès de Quesada, chargé d'ajouter ces vastes contrées aux conquêtes déjà trop étendues de la Castille, partit de Sainte-Marthe le 5 avril 1536 ; et, après six ou sept mois de fatigues, de misère, de combats, il arriva, au commencement de l'année suivante, sur le territoire qu'il se proposait d'asservir. Des huit cent quatre-vingt-cinq soldats espagnols qui l'avaient suivi, il ne lui en restait que cent soixante-six. Les Indiens qui portaient le bagage avaient encore plus généralement péri. Ces malheurs ne l'empêchèrent pas de poursuivre son entreprise. Il compta sur la discipline de ses troupes, sur ses armes à feu, sur ses brillans coursiers, moyens qui avaient si bien servi les autres capitaines de sa nation ; et l'événement ne trompa point ses espérances. Après avoir dissipé sans de grands efforts les forces qui osèrent l'attaquer dans quelques défilés, ou au passage des rivières, il se trouva sous les murs de Bogota. La prise de cette place, la plus peuplée, la plus riche, la plus fortifiée de cette partie du nouvel hémisphère,



en mit à ses pieds les dépendances, et lui soumit plusieurs provinces qui n'en avaient jamais subi le joug.

La joie que causaient à Quesada ces succès rapides fut bientôt troublée par la venue de Sébastien de Benalcazar, un des lieutenans de Pizarre, qui était parti de Quito bien accompagné pour revendiquer le nouveau royaume comme une dépendance du Pérou. Tandis que les deux aventuriers cherchaient à se concilier, il en survint un autre dans la personne de Nicolas Fredeman. Les trois généraux, également assurés de leurs troupes, étaient sur le point de se charger, lorsque les missionnaires qui les suivaient les firent consentir à porter eux-mêmes leurs prétentions au pied du trône.

Il fallut pourvoir à l'administration du pays; et le choix de l'audience royale de Saint-Domingue tomba sur le licencié Jérôme Lebron, qui se mit en marche après avoir fait les préparatifs qu'exigeait sa commission. Perez de Quesada, que son frère Ximenès avait laissé à sa place, vint au-devant de celui qu'on voulait lui substituer. Les camps des deux concurrens étaient vis-à-vis l'un de l'autre, et leurs soldats brûlaient de se mesurer. L'action allait s'engager. Un moine proposa de prendre pour arbitres deux chapitres qui venaient d'être formés. Leurs chanoines décidèrent que Quesada conserverait l'autorité, et que Lebron rentrerait dans son gouvernement de

Sainte-Marthe, après avoir été noblement dédommagé de toutes les dépenses qu'il avait faites. Le traité fut exécuté de part et d'autre avec une bonne foi fort rare à cette époque parmi les conquérans du Nouveau-Monde.

Les Indiens incorporés dans les deux armées, ou simples spectateurs, s'étaient flattés que leurs tyrans s'arracheraient les entrailles, et que dans le sang de ces hommes féroces serait étouffée une oppression qui n'avait pas encore acquis une grande consistance. Leurs vœux ne furent pas remplis. Les Espagnols fixés dans le nouveau royaume, délivrés de ceux de leurs concitoyens qui avaient voulu leur en disputer l'empire, n'en furent que plus ardens à suivre leurs premiers projets. Ils eurent la gloire, puisqu'on veut que c'en soit une, d'ajouter une grande possession à celles dont leurs souverains s'étaient laissé surcharger dans cet autre hémisphère. Avec le temps, les provinces plus ou moins éloignées de ce centre furent soumises en partie. Nous disons en partie, parce que l'organisation du pays est telle, qu'il ne fut jamais possible d'en subjuguier tous les habitans, et que ceux d'entre eux qui avaient reçu des fers les brisaient aussitôt qu'ils avaient le courage de le bien vouloir. Il n'est pas même sans vraisemblance que la plupart auraient pris cette détermination, si on les eût assujettis à ces travaux destructeurs qui ont causé tant de ravages dans les autres régions du Nouveau-Monde.



De tous les peuples qui osèrent résister aux Espagnols , les Picaos furent ceux qui surent mieux défendre leur indépendance. Assaillis à diverses reprises dans leurs montagnes , ils repoussèrent toujours avec un avantage décidé les troupes envoyées pour les subjuguier. Après s'être vaillamment défendus , ils prirent le parti d'attaquer , et portèrent la désolation ou la mort dans les meilleures provinces soumises à la Castille , dans le Popayan plus souvent qu'ailleurs. Ces calamités duraient depuis vingt ans , lorsque le ministère , fatigué de tant de pertes et de tant d'opprobres , chargea le prudent et vertueux Jean de Borgia d'aller au secours des contrées dévastées , et de rendre au nom espagnol toute sa splendeur. Cet excellent homme , pourvu de tout ce qui était nécessaire pour faire une guerre heureuse , arriva le 2 octobre 1605 dans la capitale de son gouvernement. Sans perdre un moment , il rassembla tous les soldats de sa nation qui étaient dans le pays , leur associa les Indiens qui passaient pour les plus braves , et y joignit ceux qui , pour ne pas devenir les victimes d'un voisin implacable , avaient été réduits à s'éloigner du lieu de leur origine.

Avec ces forces réunies Borgia alla chercher les Picaos , qui lui épargnèrent la moitié du chemin. La bataille fut sanglante et indécise. Des deux côtés on appela des vivans pour remplacer les morts. Pendant qu'on attendait les renforts ,

des flèches ardentes , parties du camp des Américains , brûlaient les tentes , les bagages , les magasins des Européens , et cet incendie les laissait exposés aux fraîcheurs dangereuses de la nuit , aux chaleurs insupportables du jour. Le général de ces derniers jugea qu'un nouveau combat pouvait seul le tirer de la déplorable situation où il se trouvait , et son rival ne s'y refusa pas. La victoire paraissait se déclarer pour le fier et intrépide Calarca , lorsqu'il expira percé par un coup de lance. Nul de ses lieutenans n'était en état de lui succéder , et une terreur panique s'empara de ses compagnons , qui , conduits par lui , s'étaient regardés comme invincibles. Presque tous furent passés au fil de l'épée. Leurs femmes , leurs enfans eurent un sort pareil. On ruina leur territoire , et ils cessèrent d'être comptés au nombre des nations de l'autre hémisphère. Tout le nouveau royaume de Grenade célébra leur destruction avec un éclat qui ne pouvait que perpétuer le souvenir de la terreur qu'ils avaient inspirée.

Tant d'atrocités n'étouffèrent pas dans le cœur des Mussos le désir de vivre ou de mourir libres. Ce peuple se croyait le plus ancien et le plus distingué de tous ceux que nourrissait cette partie du Nouveau-Monde. Il dédaignait les deux astres qui y étaient généralement adorés , et ne leur avait point élevé d'autel. Deux colonnes d'une grandeur inégale , toutes deux larges à leur base et



rétrécies à leur sommet, l'une nommée la déesse mère, et l'autre la déesse fille, étaient les seuls objets de son culte. Loin de leur chercher des sectateurs, il immolait sans pitié tous les étrangers que la curiosité ou d'autres motifs en avaient fait approcher.

Les Espagnols, qui s'étaient si heureusement servis des prêtres pour préparer leurs conquêtes, en envoyèrent chez les Mussos. Les premiers missionnaires furent égorgés, et ceux qui les remplacèrent eurent la même destinée. Suivant les principes alors reçus, il fallait s'avouer sans religion, ou tirer une vengeance éclatante de tant de sacrilèges. Les armées dirigées contre ces barbares ne furent pas heureuses; et ils profitèrent de leur supériorité pour envahir les plus riches provinces du nouveau royaume, et pour dévaster celles qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas garder.

Une si grande humiliation ne devait pas être éternelle. Ceux qui la souffraient réunirent tout ce qu'ils avaient de moyens, tout ce que les colonies voisines purent en fournir, pour tâcher de recouvrer la gloire des armées. Ils attaquèrent et battirent deux fois les sauvages sans pouvoir les réduire à se soumettre. Leur cacique Quirimaca, conservant toujours son air menaçant, se retira avec les siens dans des lieux inaccessibles, et laissa à ses vainqueurs la plaine, dont ils s'assurèrent la possession par les forts qu'ils y construisirent.

Cependant les deux guerres dont on vient de

parler, quoique très-meurtrières, quoique accompagnées d'horribles dégâts, retardèrent moins les prospérités du nouveau royaume que le désir de découvrir la région si célèbre sous le nom de *Dorado*. La renommée la plaçait dans le pays même ou au voisinage. On la disait couverte d'or et de diamans. Tous les regards étaient tournés vers ces richesses imaginaires. Vainement les premiers qui tentèrent de les découvrir revinrent-ils plus pauvres qu'ils n'étaient partis, et épuisés par des fatigues excessives. L'inutilité de leurs courses n'empêchait pas qu'elles ne fussent répétées. Les nouveaux aventuriers espéraient d'être plus heureux que ceux qui les avaient précédés. Peut-être l'imagination exaltée des Espagnols ne fut-elle jamais pleinement désabusée de cette chimère. S'ils cessèrent de la poursuivre, ils en furent vraisemblablement détournés par les troubles intérieurs qui agitaient leur colonie.

L'Europe fut long-temps, trop long-temps troublée par les prétentions du gouvernement civil et du gouvernement ecclésiastique. Ces démêlés diminuèrent partout où les vraies lumières firent des progrès. Les bons principes n'arrivèrent pas jusqu'en Espagne, et encore moins en Amérique. Dans les établissemens que cette nation y forma, la discorde fut perpétuelle entre le prêtre et le magistrat. La haine qui les tourmentait eut des suites encore plus fâcheuses dans le nouveau royaume de Grenade que dans les autres colo-



nies. Elle y était entrée avec les conquérans, et acquit une plus grande énergie à l'occasion que nous allons dire.

Des moines de différens ordres, la plupart surchargés des chaînes prises à un âge où l'on s'ignore, avaient suivi les guerriers qui asservirent cette partie de l'autre hémisphère. Impatiens de faire parler d'eux dans leur patrie originaire, ou flattés d'augmenter la considération des instituts dont ils étaient membres, ils conférèrent, à leur arrivée, le baptême à des millions d'Indiens, et crurent dédommager leur église des pertes qu'elle faisait en Europe par les prosélytes qu'ils lui donnaient en Amérique. Cette précipitation eut les suites qu'elle devait avoir. La défection fut aussi rapide que l'avait été la soumission. On en chercha les causes. Les uns l'attribuèrent au défaut d'instruction, les autres à l'inconstance naturelle des sauvages; ceux-ci aux mauvais exemples des Espagnols, ceux-là à l'oppression sous laquelle on faisait gémir les nouveaux chrétiens. Quelle que fût la raison de cette apostasie, elle devint à peu près universelle. Dans le petit nombre de ceux-là mêmes qui étaient les plus assidus aux cérémonies du nouveau culte, la plupart restaient attachés à leurs antiques superstitions.

Un clergé tout-puissant et impitoyable s'était originairement emparé du droit de juger, du droit de punir les hommes faibles ou bornés qui renonçaient à une religion que la force ou la sé-

duction leur avaient fait embrasser. En 1576 l'audience royale prononça que dans la suite tous les délits de ce genre seraient portés à son tribunal. Cet arrêt devint un signal de discorde entre les premiers juges et les premiers ecclésiastiques. Les inférieurs des uns et des autres ne tardèrent pas à prendre part à ces démêlés. La contagion gagna tous les ordres de l'état, et se propagea jusque chez les sauvages. Soit timidité, soit ignorance, soit corruption, le conseil de Castille se déclara hautement pour le sacerdoce. Cette décision enflamma de plus en plus les deux factions. Les magistrats emprisonnèrent les évêques; les évêques accablèrent les magistrats de censures. Il ne fut plus permis alors à aucun individu de rester neutre. C'était une nécessité de se ranger sous l'un ou l'autre drapeau, et de s'y ranger avec éclat, parce que la moindre marque de modération était regardée comme une faiblesse impardonnable. D'autres écrivains se permettront peut-être le détail des crimes qu'enfanta le choc de ces méprisables opinions anciennement funestes à tant d'empires. Nous nous bornerons à dire que, lorsque quelque heureux hasard suspendait un peu les terribles effets de tant de rage, le vide était rempli par les prétentions opposées des chefs et des juges de la colonie, de l'inquisition et des pasteurs légitimes des églises. Tel fut le sort de la colonie jusque vers le milieu du dix-septième siècle. Il reste à voir quelle est sa situation actuelle.



xx.  
Ce qu'a été  
le nouveau  
royaume de  
Grenade,  
ce qu'il est,  
et ce qu'il  
peut devenir.

Quelques écrivains ont parlé avec un enthousiasme presque sans exemple des richesses qui sortirent d'abord du nouveau royaume. Ils les font monter au point d'étonner les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être on ne poussa si loin l'exagération. Si la réalité eût seulement approché des fables, cette grande prospérité serait consignée dans des registres publics, ainsi que celles de toutes les colonies véritablement intéressantes. D'autres monumens en auraient perpétué le souvenir. Dans aucun temps ces trésors n'existèrent donc que sous la plume d'un petit nombre d'auteurs naturellement crédules, ou qui se laissaient entraîner par l'espoir d'ajouter à l'éclat dont déjà brillait leur patrie.

Le nouveau royaume fournit aujourd'hui l'émeraude, pierre précieuse transparente, de couleur verte, et qui n'a guère plus de dureté que le cristal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fournissent des émeraudes, mais très-imparfaites et peu recherchées.

On a cru long-temps que les émeraudes d'un vert gai venaient des grandes Indes; et c'est pour cela qu'on les appelait *orientales*. Cette opinion a été abandonnée lorsque ceux qui la défendaient se sont vus dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formaient. Actuellement il est établi que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces

pierreries que ce qu'elle-même en avait reçu du nouvel hémisphère.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouvèrent beaucoup qu'ils brisèrent sur des enclumes, dans la persuasion où étaient ces aventuriers qu'elles ne devaient pas se briser, si elles étaient fines. Cette perte devenait plus sensible par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les incas les avaient tirées. La Nouvelle-Grenade ne tarda pas à remplir le vide. Cette région nous envoie maintenant moins de ces pierreries, soit qu'elles soient devenues plus rares, soit que la mode en ait diminué dans nos climats. Mais l'or qui en vient est plus abondant; et ce sont les provinces du Popayan et du Choco qui le fournissent. On l'obtient sans de grands dangers, et sans des dépenses considérables.

Ce précieux métal, qu'ailleurs il faut arracher aux entrailles des rochers, des montagnes ou des abîmes, se trouve presque à la superficie de la terre. Il est mêlé avec elle; mais des lavages plus ou moins souvent répétés l'en séparent assez aisément. Les noirs, qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que l'expérience a démontré que les fraîcheurs les y faisaient périr très-rapidement, les noirs sont chargés seuls de ces travaux pénibles. L'usage est que ces esclaves rendent à leurs maîtres une quantité d'or déterminée. Ce qu'ils en peuvent